

CHAPITRE 11

LE JOUR DE LA PAIX

(30.4.1975)

Depuis la fondation du parti communiste et durant trente années de guerre, Ho Chi Minh et ses partisans ont toujours clamé :

«Nous luttons pour l'indépendance, la paix, la justice, la liberté et le bonheur du peuple».

Ces mots étaient inscrits sur tous les organes du gouvernement communiste, même sur les passeports délivrés à la population. Ils voulaient que le peuple vietnamien sût que leur gouvernement était un gouvernement démocratique. Et qu'ils menaient la lutte pour apporter au peuple la justice, l'indépendance, la paix, la liberté et le bonheur.

Avec ce slogan les communistes d'Hanoi avaient trompé une partie de la population du Sud et avaient également leurré le monde libre et le peuple américain, pour qu'ils leur apportassent leur soutien. Finalement ils avaient pu vaincre les Etats-Unis et le gouvernement de Saïgon grâce à cette méthode de propagande.

Le dernier gouvernement du Vietnam du Sud fut celui du général Duong Van Minh (Big Minh). Deux jours après avoir été investi du pouvoir de Président de la République, afin d'éviter à la population et à Saïgon, la capitale, les dommages et la dévastation, il capitula sans conditions.

La colonne des tanks communistes pénétra dans le palais du président de la République du Sud le 30 avril 1975.

Depuis trente ans, ce jour fut celui où les deux antagonistes cessèrent vraiment le combat.

Pendant trente ans, le monde avait appelé ce jour «le jour de la paix».

Cependant, à la vérité, ni dans l'histoire du Vietnam, ni dans celle du genre humain, aucun peuple n'accueillit la paix comme vingt millions de la population du Sud, à ce moment là. Ils n'étaient pas allés au devant de ces héros communistes qui les avaient «libérés», ils ne les avaient pas acclamés dans l'allégresse comme le peuple de Paris, en liesse, avait reçu les armées alliées lors de sa libération. Bien au contraire, ils étaient extrêmement effrayés, épouvantés.

Où qu'elle se trouvât, riche ou pauvre, quel que fût son âge, homme ou femme, enfants ou adultes, la population du Sud avait l'âme terrifiée comme si le genre humain se trouvait devant un effroyable cataclysme naturel.

Les gens se disputaient pour s'agripper au dernier hélicoptère d'évacuation américain; d'autres se bousculaient pour grimper sur les bateaux de la marine militaire; les uns se servaient des bateaux de pêche, des canots à moteurs, des jonques de mer, même des radeaux...

Tous se précipitaient vers la mer.

Tous abandonnaient leur maison, leurs biens, s'enfuyaient, au mépris des dangers, au mépris de la mort, et sans connaître sa destination.

Au point qu'un certain nombre de personnes, ne pouvant quitter le Vietnam avant ce jour là, se suicidèrent¹. Elles voulaient mourir parce qu'elles redoutaient cette «paix»-là!

La paix pour laquelle tout le monde libre, tous les alliés des Etats-Unis et le peuple américain luttèrent. La paix que tous voulaient offrir à la population du Sud, cette dernière en avait plus peur que de la mort!

Terrible et pitoyable ironie!

Maintenant au poste de commandement de la 4^e région militaire de la province de Cantho, le général Le Thanh, venait de recevoir par téléphone l'ordre du nouveau président de la République de mettre bas les armes et de capituler. Il restait sidéré, le cœur meurtri.

Durant dix huit ans de carrière militaire il avait apporté sa contribution en bravant avec les soldats nationalistes, les dangers et la mort pour défendre ce morceau de terre, pour qu'il ne tombât pas entre les mains des communistes.

À présent, le pays n'était pas perdu, mais l'autorité supérieure l'obligeait à se rendre. Le devoir d'un militaire est d'exécuter les ordres des autorités supérieures. Il ne pouvait pas faire autrement. Cependant il ne pouvait non plus rester là à l'attendre que l'ennemi vînt lui mettre les menottes et le déshonorer toute.

Non! Depuis dix-huit ans il regardait les communistes comme des ennemis avec lesquels il ne pourrait vivre sous les mêmes cieux. Aujourd'hui s'ils avaient pu par des ruses diaboliques, remporter la victoire sur le champ de bataille international, pour contraindre les autorités de la patrie, il était

¹ Après la chute de Saigon il y eut beaucoup d'habitants qui se suicidèrent, parmi lesquels l'ex-ministre des Affaires Etrangères Tran Chanh Thanh.

devenu, par obéissance aux ordres, un vaincu bien qu'il n'eût jamais perdu de bataille.

Or, pour un homme comme lui, il valait mieux mourir que d'être vaincu. Ayant résolu de choisir la mort, plus héroïque qu'une vie méprisable, il se leva de sa chaise avec courage.

Dans son bureau, à ce moment là, il y avait encore le général, commandant-adjoint; le colonel, chef d'état-major ; le commandant, chef de cabinet; le lieutenant, garde de corps et VanTruong.

Ce dernier, n'ayant pu obtenir de bourse d'études à l'étranger, s'était inscrit à la faculté de médecine de Saigon, l'année précédente. Ce mois-ci, à cause de la situation politique et à cause des manifestations d'étudiants, l'université avait fermé ses portes. Pour qu'il ne participât pas aux manifestations, Thanh l'avait incité à venir à Cantho. Ce qui expliquait la présence de VanTruong au poste de commandement depuis quelques semaines.

Thanh regarda ses subordonnés un long moment, incapable de trouver les mots convenables pour leur annoncer la vérité sans les effrayer.

À l'improviste il voyait parmi les visages connus et affectionnés, celui de son neveu. En ces heures graves c'était une chance qu'il fût là pour qu'il lui confie un message à sa famille avant de mourir.

Alors, calmement il éleva la voix:

- Chers amis! Par le coup de téléphone de tantôt, le président de la République nous a donné l'ordre, à moi et à tous les militaires de tous grades, de déposer les armes et de capituler. Etant militaires, vous savez aussi bien que je ne peux pas désobéir aux ordres des supérieurs. Aussi gravement,

je vous l'annonce pour que chacun de vous donne l'ordre à ses subordonnés d'exécuter cet ordre.

Personnellement, depuis mon engagement dans l'armée j'avais l'ardeur et l'enthousiasme de défendre la patrie et de ne pas la laisser tomber entre les mains des communistes cruels. Or, à présent, ce que je m'étais promis de faire, ne peut plus se réaliser. Il me sied donc de mourir plutôt que d'être leur prisonnier et de déshonorer ma vie de soldat.

Un moment suffoqué, il poursuivit:

- Je profite de cette ultime occasion pour faire mes adieux et vous remercier tous d'avoir partagé avec moi les dangers au cours des engagements sur les champs de bataille, de m'avoir toujours aidé de vos conseils à exécuter les ordres que les autorités supérieures m'ont adressés pendant plus de dix longues années. Il est regrettable que notre rencontre s'interrompe alors que notre devoir n'est pas encore achevé. Notre patrie est aujourd'hui entre les mains des gens cupides et cruels. Pitié pour le bon peuple!

Etranglée par l'émotion, sa voix déraillait, tantôt pitoyable, tantôt haineuse quand il se rappelait les communistes.

Ses collaborateurs l'écoutaient attentivement. Cependant, peut-être parce qu'ils étaient trop émus, personne ne put prononcer un mot.

VanTruong se précipita sur son oncle, l'enveloppa de ses bras.

Thanh étreignait sa tête, caressait affectueusement ses cheveux. Cela n'avait duré qu'un clin d'œil. Tout aussitôt son visage se durcit et il dit:

- Allons! Messieurs! Allez vous occuper chacun de votre devoir, car le temps presse. Nous avons encore beaucoup à faire et à régler la question de nos familles. Je vous dis «Adieu».

À ce moment, le général chef d'état-major adjoint éleva la voix:

- Comme vous, mon général, je suis révolu de choisir la mort, car je ne veux pas que les mauvais génies maltraitent mon corps. Que mon général se tranquillise! Sur cette terre, nous avons été toujours côte à côte, je me promets, dans l'autre monde, de ne vous abandonner jamais!

Tous les officiers présents dans le bureau demandaient à mourir avec lui.

Profondément touché, il laissa couler ses larmes et lentement dit:

- Je n'ai pas de femme, ni d'enfants, si je meurs, je ne causerai de malheur à personne. Messieurs, vous ne devez pas suivre la voie que j'ai adoptée. Si vous ne voulez pas vous rendre à l'ennemi vous pouvez quitter, tout de suite, ce lieu. Déguisez-vous en habitants ordinaires, partez! Partez avant que l'ennemi n'arrive!

Après s'être dit adieu dans des embrassades déchirantes, ils s'étaient hâtivement dispersés.

Resté seul avec son neveu, il l'attira et le fit asseoir en face de lui, légèrement incliné sur le bord du bureau. Il le couvrait avec les yeux remplis d'amour et très calmement dit:

- Je t'ai fait venir ici, cette année. Tu as passé des vacances pas réjouissantes du tout. Tu m'en excuseras! Depuis plusieurs semaines la situation était tellement grave que, toi et moi, nous n'avons pas eu l'occasion d'être ensemble. Je n'ai

pas eu le temps de te montrer les coins que j'avais promis de te faire visiter. Maintenant notre programme doit être abandonné. Tu as entendu tout ce qui est survenu et que j'ai relaté tout à l'heure. Et tu connais ma décision. Alors, tu dois partir rejoindre ta maman à Mytho et je demande de lui dire, ainsi qu'à grand'mère, que je ne pourrais pas vivre déshonoré. Aussi dois-je choisir la mort. Tu leur transmettras mes adieux et leur diras bien que je n'ai aimé qu'elles dans ma vie.

VanTruong, appuyant sa tête sur la poitrine de son oncle, cachait ses larmes tandis que Thanh poursuivait:

- Chacun de nous doit mourir une fois. Ne dois pas trop affligé. N'amollis-pas ma volonté avant l'heure de mourir.

VanTruong leva ses yeux rougis sur son oncle et dit d'une voix étranglée par l'émotion:

- Mon cher oncle! Tu pourrais te déguiser en homme du peuple et quitter ce lieu. Ne te tue pas, ô mon oncle! Ne te tue pas!

Thanh souriait, puis d'un ton sévère:

- Tu m'aimes, tu ne veux pas que je meure! Cependant tu veux que je sois un lâche qui se cacherait comme des souris, n'est-ce pas? Eh, non! Ma vie est celle d'un capitaine fort et valeureux. J'ai toujours fait fi de la mort sur les champs de bataille, je dois aujourd'hui me choisir une mort honorable.

VanTruong savait trop bien qu'il ne pouvait pas faire revenir son oncle sur son intention de mourir. En outre, le sang héroïque du jeune homme, plein de vitalité, bouillonnant dans ses veines, le poussait à accomplir quelque chose pour montrer qu'il n'était pas un pusillanime.

Séchant ses larmes, il dit:

- Je suis venu ici passer les vacances et être près de toi. Aujourd'hui à cause de la perte de la patrie, tu as décidé de mourir et de ne pas te rendre à l'ennemi. Alors, laisse-moi mourir avec toi. Car moi aussi, je ne pourrai jamais vivre avec les communistes.

- O ciel! Tu n'es pas fou, non? Je suis un militaire, au regard des communistes, un ennemi. Mais toi, tu n'es qu'un étudiant. Tu n'es pas impliqué dans cette guerre. D'autant plus que...

Puis, le regardant brusquement droit dans les yeux, Thanh parla très lentement pour voir sa réaction:

- D'autant plus que ton père, étant parti avec eux depuis dix-neuf ans, a certainement beaucoup de mérite vis-à-vis du Parti. Alors, comme il doit être aussi un haut gradé, ta maman et toi, vous aurez sûrement la joie d'être de nouveau réunis. Bien que je sois mort, mon âme sera satisfaite en sachant que ta maman aura retrouvé le bonheur d'autrefois et n'aura pas perdu la peine d'avoir été, pendant dix-neuf ans, fidèle à son mari. Quand ton père est parti, ta grand'mère paternelle en a été très affligée, très malheureuse; elle n'avait plus que moi. Et maintenant quand je n'y serai plus, que ton père sera revenu, elle aura toujours un fils. Avant ou après, ce sera exactement la même chose. Ton père...

VanTruong lui coupa la parole:

- O mon oncle! Ne me parle plus de cet homme! Il est déjà mort. Maman disait qu'elle n'avait pas reçu de ses nouvelles depuis la mort de mon frère, VanLong.

- Je ne pense pas que ton père soit mort. Car il y a quelques années et en cachette, il était revenu voir grand'mère. Il voulait, par elle, me convaincre et me faire œuvrer, de concert avec lui, pour Hanoi. Quand grand'mère m'avait

rapporté cette démarche, je m'étais fâché et j'avais dit: «N'importe quand, n'importe où, si je le rencontre je le mettrai en prison». Depuis ces menaces, il avait peur et n'osait plus revenir.

VanTruong dit d'un ton plein d'amertume et de haine:

- Raison de plus pour que tu me laisses mourir avec toi, parce que je ne pourrai pas supporter un père qui est cadre militaire communiste. Maman est loin d'oublier la mort dramatique de mon frère, VanLong, et de ma grand'mère maternelle. Je suis certain qu'elle ne pourra jamais se trouver en face de lui. O mon oncle! Si tu disais que tout homme doit mourir une fois, alors laisse-moi mourir aujourd'hui pour que je n'aie pas à rencontrer le communiste que je dois appeler papa.

- VanTruong!

D'une voix réconfortante il poursuivit:

- VanTruong! Mon enfant! Quoiqu'il fût, il est toujours ton père. Les liens du sang ne peuvent être tranchés net. Il ne te faut pas garder rancune à ton père. Tu dois l'aimer comme tu m'aimes.

- Je t'aime, mon oncle! Mais je ne peux pas aimer ce monsieur. D'autant plus que ce monsieur ne sait pas qui je suis, ne m'a jamais élevé un seul jour, comment puis-je alors l'aimer?

- VanTruong! Nous sommes différents des communistes, nous avons encore tout notre amour. Nous savons aimer Dieu, le Christ, le Bouddha... le genre humain, la patrie, la famille... Tandis que les cadres militaires communistes ont perdu tout cet amour là. Aurais-tu perdu, aussi, l'amour paternel?

VanTruong n'osait plus ajouter un mot devant l'air, à la fois sévère et attristé, de son oncle.

Thanh se leva, alla jusqu'à son bureau, en ouvrit le tiroir, en retira une liasse de papier monnaie qu'il remit à son neveu:

- Il me reste encore ce peu d'argent. Je te le donne. Il est temps que tu quittes ce lieu pour retourner auprès de ta maman à Mytho. Les communistes ne tarderont pas à arriver.

- Je...

- Ne tergiverse plus, va! Ne me désobéis pas!

Après avoir fourré l'argent dans sa chemise, il tira VanTruong vers la porte. Il n'y avait presque plus personne dans la cour. Les officiers qui ne voulaient pas se rendre avaient déguerpi avec leurs soldats. Il ne restait plus là que le lieutenant Can et le sous-officier Ve, les deux gardes du corps de Thanh.

- Qu'est-ce que vous faites encore là? leur demanda-t-il. Pourquoi n'êtes-vous pas partis?

Le lieutenant Can répondit:

- Nous ne pouvons pas, mon général, vous laisser mourir tout seul.

- Depuis quand quelqu'un, en mourant, emmène-t-il avec lui ses gardes de corps? dit-il en riant de bon cœur.

En cette minute si grave, capable encore, avec calme et jovialité, de plaisanter, le général forçait davantage l'admiration et le respect de ses deux subordonnés qui s'obstinaient à ne plus partir.

Tout à coup, l'air chagriné:

- Écoutez! Si vous m'aimez, accompagnez mon neveu chez sa maman à Mytho. J'ai besoin de tranquillité pour me

préparer à la mort. Allez! Partez maintenant! C'est mon ultime ordre.

Se tournant vers VanTruong il déposa sur son front un baiser dans lequel il mit toute son affection.

- Adieu mon enfant! Rappelle-toi mes recommandations de tout à l'heure. Vas!

Il lâcha VanTruong et conseilla au lieutenant Can et au sous-officier Ve de changer leur tenue militaire contre des vêtements civils et d'aller à pied jusqu'en ville prendre le car pour Mytho.

Sur ces paroles qui étaient aussi des ordres il retourna au bâtiment servant de siège de l'État-major général.

Les deux gardes de corps de Thanh se débarrassèrent de leur uniforme militaire sous lequel ils portaient des vêtements civils, car tous deux avaient prévu cette éventualité.

Avec VanTruong ils se hâtèrent de gagner la grand' route. Cependant après un court trajet, VanTruong s'arrêta.

- Continuez votre chemin, dit-il, je reste ici et ne partirai qu'après la mort de mon oncle.

Pendant que les deux gardes de corps, très embarrassés, se demandaient ce qu'il convenait de faire, VanTruong poursuivit:

- Si mon oncle, après sa mort, n'est pas enterré, les communistes profaneront son corps et le dépèceront en mille morceaux, ça fera mal à toute ma famille.

Emus, après s'être concerté les deux gardes de corps proposèrent de revenir et de se tapir dans un endroit discret dans l'attente d'enterrer le général, après sa mort, dans le jardin de la villa et d'accompagner ensuite VanTruong à Mytho.

Très sensible à leur geste, VanTruong leur dit:

- Je vous remercie infiniment, Messieurs.

Tous les trois revinrent alors sur leur pas. Tout à l'heure il y avait encore quelques sentinelles. Maintenant, plus personne! Le poste de commandement était plongé dans un silence total.

Ils se dirigeaient à pas de loup, vers la véranda de la maison quand, à l'intérieur, retentit une détonation et puis plus rien.

VanTruong, sans hésitation, enfonça la porte et se précipita dans le bureau de son oncle suivi des deux gardes.

Thanh, assis, avait la tête penchée sur son bureau où il n'y avait plus aucun dossier, aucun document hormis une feuille griffonnée hâtivement avant de mourir probablement. Il tenait encore dans sa main droite un revolver dont la balle avait traversé la tempe. Du sang se répandait sur la table, coulait par terre et tâchait son uniforme militaire blanc.

Il avait eu le temps de se mettre en tenue militaire de cérémonie avant de mourir. Il avait une figure reposée, les yeux fermés comme s'il dormait.

Il dormait, en effet, de son sommeil éternel, ayant choisi la mort dans l'honneur. Il n'avait pas capitulé devant l'ennemi communiste.

Il est mort, mais son nom restera toujours vivant dans le cœur des vingt millions de citoyens du Sud. L'histoire de notre peuple s'est enrichie encore une fois d'un héros indomptable.

Pendant que VanTruong s'élançait vers le corps de son oncle en pleurant, le lieutenant Can saisit la lettre et avec le Sous-officier Ve, ensemble la lit.

Pensant qu'il s'agissait des dernières recommandations du général, ils ne se doutaient pas de trouver ce qui était écrit comme suit:

«Depuis que j'ai endossé l'uniforme militaire, j'ai juré que, seul moi, je vous tuerai, vous, les communistes, mais je ne vous laisserai pas me tuer.

«Le jour où je n'aurai plus de goût de vivre, moi-même, je me tuerai. Car toute votre bande, Ho-Chi-Minh déjà trépassé compris, personne n'est digne de se trouver en face de moi et d'avoir l'honneur de me tuer.

«Parce qu'un homme, comme je suis, prend pour devise l'amour du peuple et de la patrie; tandis que, vous autres, vous avez pris comme devise le massacre de la population et le pillage de ses biens.

«L'on se demande comment un groupe de brigands peuvent se comparer à moi, un héros, pour espérer que je devienne votre prisonnier?

«Ho-Chi-Minh et votre Parti, vous pouvez avoir la force des pirates, mais jamais vous n'avez eu l'audace du héros!

«Vous avez beau embaumer son corps pour le conserver mille ans, son puant nom est toujours un nom qu'on en a horreur et qu'on dédaigne.

«Quant à mon corps, certes, il pourrira, mais mon nom jouira éternellement d'une bonne réputation.

«Je meurs pour vivre perpétuellement dans le cœur du peuple vietnamien².

*Général de Division du VN République
Commandant Chef de l'Etat-major
de la 4^e région militaire*

Le Thanh

² Après la chute de Saïgon il y eut beaucoup d'officiers de l'armée du Gouvernement du Sud qui se suicidèrent, parmi lesquelles il y avait quatre généraux dont Nguyen-Khoa-Nam et Le-Van-Hung étaient respectivement Commandant chef et commandant adjoint de la 4^e région militaire.

Après avoir lu la lettre, le lieutenant Can et le sous-officier Ve s'inclinèrent respectueusement devant le mort pour témoigner leur admiration envers leur général qui, avant de mourir, était toujours un homme valeureux, fier et héroïque devant ennemi.

Voyant que VanTruong, accablé de peine, assis aux pieds de son oncle, tout souillé de sang, le lieutenant Can lui dit:

- Voulez-vous vous enlever de là pour que je pose le général sur la table où o pourra l'étendre, et restez là pendant que, avec Ve, nous allons creuser une fosse. Nous reviendrons ensuite chercher le corps du général pour l'enterrer.

VanTruong se leva, s'écarta.

Étant un homme de grande taille, imposant, le lieutenant Can et le sous-officier Ve durent conjuguer leurs efforts pour soulever et poser sur la table le général dont le corps était encore souple et pouvait être étendu bien droit.

VanTruong, après que ces deux militaires s'en allèrent creuser la fosse, se tenait debout contre la table, la tête appuyée sur le corps de son oncle.

Il se souvenait du temps où, orphelin de père dès la naissance, le Père DuyQuang l'aimait et prenait soin de lui comme son propre père. Outre cela, son oncle le chérissait et le gâtait. Bien que tous les deux, ils eussent peu d'occasion d'être près l'un de l'autre, l'affection qui les attachait était si profonde qu'elle n'était guère différente de l'amour paternel. Mieux encore, parce qu'il admirait l'héroïsme de son oncle, il l'aimait et le respectait chaque jour davantage.

La mort de son oncle le faisait souffrir comme s'il s'était agi de celle de son propre père et lui donnait l'impression qu'à l'avenir il serait tout à fait orphelin.

Depuis trois ans, VanTruong venait passer toutes les vacances chez son oncle pendant quelques semaines. L'oncle et le neveu s'entendaient comme larrons en foire.

Mais un fait retenait particulièrement son attention, il lui semblait que dans la vie de son oncle il n'y ait aucune femme. Il paraissait qu'il se consacrait uniquement à sa carrière militaire, qu'il aimait beaucoup ses soldats et ses subordonnés.

Une fois VanTruong demanda à son oncle:

- Mon cher oncle, pourquoi ne te maries-tu pas? Est-ce vrai que depuis ton jeune âge jusqu'à maintenant tu n'as aimé personne?

Son oncle éclata de rire:

- Mais si! Mais si! Dans ma vie j'ai aimé deux femmes. La première, c'est ta grand'mère paternelle, la seconde c'est ta maman. Ces deux femmes ont mené une vie de veuvage pour élever leurs enfants. Ce qui fait que je me suis apitoyé sur leur sort, et que j'éprouve pour elles une affection respectueuse. Tu vois bien par là, que dans mon cœur il n'y a plus de place pour donner asile à l'amour d'une autre femme.

La réponse de son oncle donnait à VanTruong l'impression qu'il plaisantait. Bien après il comprit soudain que ce que son oncle avait dit était vrai. Il se pouvait qu'il aimât sa mère. Cependant la morale de la société vietnamienne ne l'autorisait pas à aimer une femme qui était la femme de son propre frère. C'est pour cela qu'il avait dû enfouir cet amour au fond de son cœur.

- Vraiment! Quelle pitié pour toi, mon oncle! Ah, si tu avais été mon père, combien j'en aurais été heureux?

Pendant qu'il marmonnait tout seul, VanTruong subitement entendit des vociférations fuser et des pas de nombreuses personnes résonner.

Sachant que les communistes étaient arrivés, et pris de peur, il courut vers la porte et entendit soudain une voix de gorge du Nord difficilement compréhensible:

- Camarades! Tous ensemble, cernez cette grande maison.

Voyant qu'il n'était plus temps de s'élancer dehors, VanTruong revint dans la chambre et se cacha derrière le battant de la porte. Juste à ce moment, s'éleva une seconde voix avec l'accent du Sud:

- Merde alors! Les Nguy ont tous foutu le camp! Ce blanc-bec de Le Thanh s'est échappé aussi!

Le premier accent se fit entendre à nouveau:

- Attention aux «Nguy». Ils savent user de stratagèmes!

Puis il lança des ordres:

- Tous les camarades doivent assiéger étroitement ce bâtiment. Ne laissez s'échapper personne! Les camarades Men et Voi, prenez d'assaut l'intérieur, inspectez la situation et faites en rapport.

- A vos ordres, camarade!

Plusieurs voix retentirent bruyamment. VanTruong entendit le bruit des pas de deux personnes marchant doucement, sur la pointe des pieds, qui entrèrent.

Apercevant sur le bureau un homme étendu comme endormi ils s'arrêtèrent brusquement au seuil du cabinet de LeThanh, reculèrent de quelques pas et hurlèrent:

- Haut les mains!

Leur sommation, répétée deux, trois fois, faisait reculer le groupe au dehors assez loin parce qu'il pensait qu'à l'intérieur il devait y avoir encore beaucoup de soldats en embuscade.

VanTruong, par la fente de la porte, voyant bien la lâcheté des deux éclaireurs communistes, riait sous cape, oubliait sa situation plus que dangereuse.

L'homme étendu, n'ayant pas bougé après leur sommation, l'un des deux communistes se rendait compte maintenant qu'il était mort parce qu'un côté de son uniforme blanc constellé de décoration était souillé de sang.

Alors féroce il accourut. L'autre, plus prudent, le fusil braqué, regarda alentour, ouvrit toutes les armoires pour découvrir des gens qui s'y seraient cachés.

Heureusement ils n'avaient pas inspecté là où VanTruong se cachait. N'ayant vu personne en dehors du cadavre, ils pouffaient de rire et examinaient les autres pièces ainsi que l'étage.

VanTruong songeait à quitter sa cache pour aller à une autre pièce. Cependant, craignant que d'autres communistes n'entrassent, il resta à la même place et se dit:

- Peut-être, n'ayant pas trouvé le cadavre de mon oncle, ils ne resteront pas ici. Je partirai alors quand ils se seront retirés.

Les deux communistes, après avoir contrôlé un moment l'étage, allèrent directement dans la cour faire leur rapport:

- Camarade Vem! Dans cette maison à part le cadavre d'un Nguy, de grande classe, couché dans la pièce du milieu au rez-de-chaussée, il n'y a personne.

Immédiatement Vem entra dans la maison derrière les deux soldats. Mais sur le point d'arriver au seuil de la chambre

de Thanh il marcha très lentement s'efforçant de frapper fort du talon et bombant sa poitrine pour se donner l'air héroïque devant l'ennemi décédé et montrer son autorité à ses subalternes. O ironie! Comme il portait des sandales taillées dans les pneus d'automobile, en dépit de ses efforts elles ne rendaient qu'un bruit mat.

VanTruong le voyait porter des galons de capitaine, très maigre, nain, laid de figure, les yeux enfoncés dans l'orbite, tel qu'un moribond. Impossible de donner un âge!

Derrière lui, un homme portant aussi des galons de capitaine, très maigre aussi, cependant il était plus haut que l'autre d'une tête, le visage pâle et jaunâtre comme un paludéen. En dépit de cela il appartenait à la catégorie des hommes beaux avec un joli nez, une bouche large, le menton carré. Il devait être dans la quarantaine, peut être davantage.

À peine entré dans la chambre, le capitaine qui marchait derrière se précipita sur le corps du général Le Thanh, regarda sa figure et l'insulta:

- Merde! Ce type meurt pour me narguer, m'agacer!

Il avait l'accent du Sud. Le camarade Vem riait méchamment:

- Est-ce que c'est bien lui? Ou bien camarade, t'es-tu trompé?

- Comment me tromper? Je ne peux pas me tromper! C'est bien lui, le commandant en chef de la 4^e division.

Le capitaine originaire du Nord, alias Vem, dont le rire narquois faisait rougir l'autre de haine indignée, feignant de ne pas faire attention, attrapa la lettre sur la table, y jeta un coup d'œil, la passa à son camarade sans le lire, on ne savait pas pourquoi.

- Camarade! dit-il. Lisez-la, à haute voix, pour que je sache ce que ce Nguy, l'ennemi du peuple, raconte.

Ces paroles et cette attitude semblaient être celles d'un supérieur, bien qu'ils fussent tous les deux du même grade.

Le capitaine sudiste, prit la lettre d'un air dédaigneux. Néanmoins, il n'osa pas le laisser paraître trop longtemps. Il lut tout haut:

«Depuis que j'ai endossé l'uniforme militaire, j'ai juré que, seul moi, je vous tuerai, vous, les communistes, mais je ne vous laisserai pas me tuer».

Arrivé à ce point de la lettre, devenant furieux, d'un coup de poing il envoya le corps du général Le Thanh par terre. Son camarade Vem, fourbe et rusé, lui rappela en riant:

- Allez, ça va! Camarade! Continuez à lire la suite, s'il vous plaît.

VanTruong soupçonnait que ce type ne savait pas lire. Car bien qu'il se montrât vaniteux avec l'autre il était obligé d'attendre que cet autre lût la lettre.

«Le jour où je n'aurai plus de goût de vivre, moi-même, je me tuerai. Car toute votre bande, Ho-Chi-Minh déjà trépassé y compris, personne n'est digne de se trouver en face de moi et d'avoir l'honneur de me tuer».

Après cette phrase, il blêmit, trembla de colère et laissant tomber la lettre sur la table, il flanqua un coup de pied au cadavre du général le Thanh qui roula un tour sur lui-même et s'immobilisa obliquement par rapport à la porte, derrière laquelle se blottissait VanTruong.

Bien qu'il fût déjà raide et que le sang ne coulât plus, VanTruong pleurait en voyant le cadavre de son oncle si malmené.

La fureur semblait n'être pas tout à fait assouvie, l'autre donna encore un coup de pied sur le visage du général Le Thanh.

Soudain, avec sa voix désagréable, irritante, Vem dit:

- Camarade Le Thy! Votre frère, l'ennemi du peuple, a outragé notre vénéré oncle Ho. Comment comptez-vous le châtier?

Tout en parlant il plia la lettre et la mit dans sa poche. Ce qu'il venait de dire était pour VanTruong un coup de tonnerre qui l'étourdissait, arrêtait son cœur et l'étouffait.

Jusqu'à cette minute, bien qu'il n'eût jamais vu, ni connu son père, bien qu'il n'eût jamais éprouvé pour lui de l'affection il ne pouvait pas imaginer que cet homme-là pût être son père. Un homme qui se permettait de traiter son oncle grossièrement, de tous les noms, qui maltraitait ainsi le cadavre de son propre frère, qu'il poursuivait de sa haine jusque dans la mort.

«- Non! Une femme d'extraction noble et de grande distinction comme ma mère ne pouvait pas aimer un tel homme grossier et vil. Un gentilhomme, un héros comme mon oncle ne pouvait pas être le frère d'un communiste si vil. Non! Non! Il ne pouvait en être ainsi!

VanTruong voulait protester contre la vérité. Cependant cette vérité apparaissait là, devant ses yeux.

Ayant senti que Vem voulait lui faire endosser la responsabilité, Thy aussitôt dit:

- Alors, camarade, comment voulez-vous que je le punisse? S'il était vivant je le condamnerais à mort, sur le champ, devant vous. Il est regrettable qu'il soit mort, même si

je voulais lui infliger un châtement, je ne le pourrais pas. Peut être voudriez-vous, camarade, que je dépèce son cadavre?

Sans attendre la réponse de Vem, Thy, avec hargne, transperçait sans interruption le cadavre de Thanh à coup de baïonnette, comme s'il voulait déverser ainsi toute la haine qu'ils se vouaient, lui et Vem, l'un à l'autre.

Ne pouvant plus supporter cette sauvage profanation VanTruong poussa violemment la porte et bondit dehors en criant:

- Arrêtez!

L'apparition inopinée de VanTruong effraya les quatre communistes présents dans la chambre qui armèrent leur fusil, prêts à tirer.

Mais quand ils virent un jeune homme en civil dont les vêtements étaient tâchés de sang, dont le visage était barbouillé de larmes, ils reprirent leurs esprits et posèrent leurs armes.

Et maintenant Vem et Thy, tous deux, en même temps se saisirent de VanTruong comme un tigre affamé attraperait un faon. Pendant que Vem criait:

- Un espion américain!

Thy, lui flanqua sur la figure des gifles magistrales et lui demanda:

- Qu'est-ce que tu fais ici? Tu es le subordonné ou le garde du corps de celui qui est couché là, n'est-ce pas? Je vais te punir à sa place.

VanTruong était une proie pour Thy et lui fournissait l'occasion de se manifester, d'exhaler son mécontentement. Et après les gifles il lui administra des coups de poing répétés sur la figure, comme s'il punissait son frère devant son camarade.

Le visage enflé, le nez en sang, VanTruong ne pleurait pas, ne criait pas, ne se défendait pas, quels que fussent les sévices que son père exerçait sur lui.

Vem dit, comme s'il donnait des ordres:

- Camarade! Vous ne pouvez pas le tuer. Il nous faut exploiter cet espion américain pour coffrer tous les espions américains qui sont en train de se terrer.

Ses paroles évitèrent de nouveaux coups à VanTruong. Mais Thy, loin de le lâcher, lui pinçait les oreilles, les tirait d'avant en arrière et vice-versa.

- Tu espionnes pour les Américains ou pour ce mort là?

VanTruong souffrait beaucoup. Toutefois ces douleurs physiques n'étaient pas comparables aux souffrances morales qui lui donnaient l'impression qu'il était déjà à moitié mort. Il souhaitait mourir pour de bon afin de ne plus voir l'homme cruel, méchant qu'était son père.

Plusieurs fois questionné, il ne répondit pas. Thy furieux, allongea un fort coup de poing sur le ventre de VanTruong. Perdant l'équilibre il tomba par terre, sans trop souffrir grâce au paquet de papier monnaie qui amortissait le coup.

Malgré cela, son ressentiment envers son père s'intensifiait d'instant en instant. Et, sans se soucier de vivre ou de mourir, VanTruong se releva, bomba le torse et dit:

- Tuez-moi! Allez! J'aime mieux mourir que de voir votre tête.

Pendant qu'il lançait un deuxième coup de poing, Thy l'injurait:

- Merde! Tu oses me défier, n'est-ce pas? Tu es bien du sang de «Nguy», têtue! Effronté.

VanTruong tomba au deuxième coup de poing et quand il entendit son père l'offenser en le traitant de «sang de Nguy» il ne put s'empêcher de rire, il s'esclaffait.

Rendu fou par le rire de VanTruong, Thy le frappa sur la tête d'un coup de crosse de fusil qui l'envoya par terre, évanoui.

De nouveau le nommé Vem ria méchamment:

- Camarade! Comment? Vous n'êtes donc pas capable de l'exploiter? S'il meurt vous serez encore coupable d'avoir supprimé le témoin.

Sans attendre la réaction de Thy, il ordonna aux deux nommés Men et Voi:

- L'un de vous va chercher de l'eau, la verser sur la figure de cet espion américain, le ranimer et l'obliger à faire des déclarations; l'autre va rassembler tous les camarades dans la cour et attendre mes ordres.

L'attitude de Vem irrita encore plus Thy qui donnait des coups de pied à la tête de VanTruong.

Tout à coup il s'aperçut que ce «Nguy» était tout jeune, d'environ dix-sept, dix-huit ans, des cheveux assez long, selon la mode actuelle des jeunes gens modernes.

Cette constatation le fit réfléchir:

«Les soldats Nguy, se dit-il, quel que soit leur grade ne sont pas autorisés à porter des cheveux longs. Ce type ne doit pas être soldat. Alors pourquoi s'était-il caché dans la chambre de mon frère? D'ailleurs, il semblait pleurer, serait-il l'enfant de mon frère? Non! Thanh n'était pas marié. Son nom célèbre retentissait bruyamment partout. Tout le monde savait qu'il était un général célibataire. Les deux fois que je suis revenu

voir ma mère, elle ne m'a pas dit qu'il avait des enfants. Se pourrait-il que ce jeune...?»

Alors il eut des sueurs froides en pensant:

«Ce gosse était, peut-être, VanLong, mon enfant!»

Depuis dix-neuf ans il avait quitté sa femme mais il l'aimait toujours beaucoup et pensait toujours à elle. Bien que l'oncle Ho eût enseigné: «Le partisan communiste est celui qui n'a pas de famille, pas de patrie, pas de religion, qui doit regarder l'oncle Ho comme sa famille, le parti comme sa patrie et la doctrine de Marx et Lénine comme sa religion.»

Pendant dix-neuf ans il avait aimé l'oncle Ho, le Parti et vénérât Marx et Lénine comme des génies. Cependant, il pensait constamment à sa gracieuse et jolie femme. Vis-à-vis de son fils, il n'éprouvait pas d'amour paternel mais n'éprouvait pas pour lui la haine qu'il éprouvait pour son frère Le Thanh.

Depuis qu'il s'était affilié au parti, bien qu'il se sacrifiât tout entier et fût absolument loyal et dévoué à l'oncle Ho, il n'avait pas eu sa confiance à cause de son frère qui était «l'ennemi No.1 du parti».

Aussi avait-il vécu péniblement pendant dix-neuf ans dans les forêts. Combien de fois avait-il failli mourir sur les champs de bataille? Il avait acquis pas mal de mérite auprès de l'oncle Ho et du parti, mais n'avait pu accéder qu'au grade de capitaine.

Il y avait quelques années il avait été promu commandant, Ho-Chi-Minh lui avait donné l'ordre de rentrer secrètement chez lui pour séduire et rallier son frère, le général Le Thanh à leur cause. Parce que les communistes savaient que, tant qu'il serait là, ils pourraient difficilement s'emparer de la 4^e région.

Or la nuit où, rentrant discrètement voir sa mère, il avait à peine commencé à lui parler de sa mission, elle l'avait chassé. Quelques jours après, il était revenu mais Madame Le Than lui avait interdit de franchir le seuil et lui avait dit:

- Tu es parti avec les communistes pour nuire et tuer tes compatriotes. Alors, vas-t-en pour toujours, ne reviens plus chez moi. D'ailleurs ton frère a dit que s'il te rencontre, il te mettra en prison. Je ne pourrai pas te sauver.

Tout penaud, il était reparti sans prendre le temps de demander des nouvelles de sa femme et son enfant. Depuis ce jour là, de peur d'être arrêté par son frère, il n'avait plus osé revenir furtivement chez sa mère.

Sa mission de ralliement ayant échoué, Ho-Chi-Minh l'avait rétrogradé. Et il n'était plus que capitaine.

Il en était ainsi: Dans les rangs communistes du Vietnam, aux cadres et aux soldats réguliers Nordistes, Ho-Chi-Minh et le parti accordaient leur confiance et leur donnaient plus de pouvoir qu'aux cadres originaires du Sud.

C'est pour cela que Vem, bien que lui et Thy eussent le même grade de capitaine, faisait le fanfaron et prenait des airs de supériorité avec Thy. Ce dernier en éprouvait une colère oppressante mais n'y pouvait rien, sachant qu'il était sans appui.

Quand le gouvernement de Saigon avait annoncé la reddition, Thy avait reçu l'ordre de ses supérieurs d'emmener avec lui un bataillon de soldats pour réceptionner l'Etat-major général de la 4^e région militaire et capturer le général Le Thanh parce que, lui seul, il le connaissait bien. Bien entendu, ses supérieurs ne manquèrent pas de le faire escorter par un autre bataillon commandé par Vem aux fins de contrôler son action.

Thy était sûr, cette fois-ci, qu'il pourrait accomplir une œuvre méritoire en arrêtant Le Thanh. Il ne se doutait pas qu'en arrivant Thanh serait déjà mort et qu'il avait laissé une lettre méprisante pour Ho-Chi-Minh et le parti.

Le capitaine Vem, cette fois-ci, pourrait, grâce à cette lettre, l'accuser auprès des autorités supérieures.

Alors, n'ayant plus aucun espoir d'accomplir l'œuvre importante et s'inquiétant à cause de ses liens de parenté avec Thanh, Thy était si irrité, si excédé, qu'il mettait tout sur le dos de ce jeune homme qu'il prenait pour le garde du corps de son frère.

Maintenant, en regardant de près et attentivement la situation, ce jeune homme n'était pas un militaire mais pourrait être son fils, il hésitait et ne savait pas quel parti prendre.

Le soldat de tantôt, ayant un seau d'eau, le déversa sur la figure de VanTruong qui, un moment après, reprit ses esprits, et se mit sur son séant.

Thy, voulant recommencer l'enquête pour voir s'il était bien son fils, le releva, le fit asseoir sur une chaise et lui demanda d'un ton moins violent que tout à l'heure:

- Quel est ton nom?

Depuis qu'il avait repris connaissance et qu'il revoyait les communistes, VanTruong souhaitait s'évanouir de nouveau ou mourir pour de bon. Aussi à la question de Thy, ne répondit-il pas.

Alors Vem s'interposa:

- Ah! Tu veux mourir? Et bien, non! Tu ne mourras pas! Nous te laisserons à moitié mort, mon gars!

Cette menace voilée de Vem fit frissonner non seulement VanTruong mais Thy également. Ce dernier était décidé plus que jamais à connaître le nom du gosse. Toutefois, le sachant entêté, il ne voulait pas employer des moyens forts qui risqueraient de braquer. Seulement, devant Vem, il ne pouvait pas non plus se montrer souple envers un «Nguy».

Le regardant fixement mais avec un ton plus léger:

- Veux-tu dire ton nom ou recevoir des coups de bâtons?

VanTruong toujours têtu:

- Je vous ai dit que si vous voulez me tuer, tuez-moi! J'en ai marre de vous entendre me questionner et de vous regarder plus longtemps.

D'un caractère irascible, Thy, bien qu'il suspectât que ce jeune homme fût son fils, ne pouvait pas se montrer gentil plus longtemps, scandant les mots, demanda:

- Quel est le nom de ta mère?

VanTruong pensait en lui-même:

«Ha! Il veut connaître le nom de ma mère? Si je le lui dis, il s'évanouira certainement. Mais je ne suis pas fou de lui révéler pour qu'il sache que je suis son fils».

Il répondit:

- Je ne me rappelle pas le nom de ma mère.

Vem se mêla à la conversation:

- Alors, te souviens-tu du nom de ton père?

- Mon père s'appelle... euh... je... n'ai pas de père... comment puis-je savoir son nom?

Thy pâlisait et s'inquiétait devant l'hésitation de VanTruong.

- Tu caches ton nom, tu ne veux pas déclarer le nom de tes parents alléguant que tu n'avais pas de père. Alors, de quelle espèce es-tu pour n'avoir pas de père, dis?

C'est Vem qui disait cela. Et pendant qu'il parlait, il attrapa la main de VanTruong et la fractura. Certes, Vem s'emportait moins que Thy, mais il était autrement plus cruel et plus méchant.

Les gifles, les coups de poing de Thy, bien qu'ils parussent forts et fracassants étaient moins douloureux que la fracture causée par Vem.

VanTruong souffrant atrocement, allait crier quand, par inadvertance son regard tomba sur le cadavre de son oncle. Se souvenant de son héroïsme, le tempérament courageux de la jeunesse l'emporta en lui. Alors, regardant fixement Vem, il lui demanda:

- Est-ce que vous avez déjà oublié la leçon que votre oncle Ho vous a enseignée? N'avait-il pas dit: «Chaque homme est un être vivant, personne n'est père et mère de personne». Vous m'obligez d'avoir un père c'est donc que vous vous opposez à votre oncle Ho. Je vous défie de m'infliger une peine. Je rapporterai votre intention de trahir votre oncle Ho à vos supérieurs quand je les rencontrerai.

VanTruong avait souvent entendu son oncle Le Thanh raconter que, dans le régime communiste, les jeunes n'aiment pas leurs parents. Ils ont le devoir de les surveiller, de les contrôler et d'en faire rapport au parti. La politique des communistes est de se servir de la jeunesse pour l'espionnage, la délation. De cette manière, le gouvernement contrôle étroitement toutes les activités et les pensées du peuple.

Pour cela, Ho-Chi-Minh devait leur bourrer le crâne: «L'homme est un être vivant, personne n'est père et mère de

personne». Tous les membres du parti communiste doivent se rappeler cette parole.

La menace de VanTruong fit pâlir Vem.

Avant les accords de Genève, Vem était un boucher à Hanoi. Après le partage en deux du Vietnam, le Nord opta pour le communisme. Tous les commerçants aisés comme lui étaient jetés en prison avec confiscation des biens. Deux ans après, pour avoir su flatter les cadres communistes, il sortit de prison et adhéra au parti. Bien qu'il fût vif, habile, méchant, cruel, il ne savait ni lire, ni écrire, il n'était non plus un homme intelligent capable de réfléchir. C'est pour cela qu'il devait apprendre par cœur, comme des prières, tout ce que l'oncle Ho disait.

Aujourd'hui, dans un moment de colère, il avait violé la prière que son «dieu» lui avait enseignée. Il ne lui restait qu'un moyen: «ou rendre la liberté à ce jeune homme Nguy ou le supprimer pour qu'il n'eût pas occasion de le dénoncer».

Ayant ainsi projeté, il se tourna vers Thy avec un sourire amical:

- J'ai observé que ce jeune homme n'est pas un soldat Nguy ou un espion américain. C'est un bon élément car il sait par cœur les paroles de l'oncle Ho. Alors, je propose de le libérer pour que, vous, camarade et moi et avec tous les autres camarades, nous fêtions le jour de la victoire et celui de la paix.

N'étant pas idiot, Thy comprit tout de suite que voulait Vem. Rapidement il réfléchit: «Si ce garçon est VanLong, je saisirai l'occasion pour lui rendre la liberté, mais s'il ne l'est pas, je ne serai assez bête de le lâcher. J'ai besoin au contraire de le retenir pour m'en servir contre Vem comme il l'a fait contre moi avec la lettre.

À cette idée, Thy fit une réponse de Normand:

- Vous avez observé d'une façon très juste, camarade! Ce garçon n'est pas un soldat de Nguy. Il n'est pas non plus un espion américain. Son visage trop jeune est celui d'un écolier. Je suis d'avis de le libérer. Cependant par précaution, il me faut savoir comment il s'appelle, où il habite pour qu'au cas où il se révélerait un élément antirévolutionnaire nous puissions l'arrêter.

Vem aussitôt, dit à VanTruong:

- Tu vois bien, nous nous comportons toujours envers la population du Sud avec l'altruisme de l'oncle Ho et du parti. Il te suffit de nous dire ton nom et ton domicile et nous te laisserons immédiatement rentrer chez toi.

VanTruong silencieusement réfléchissait:

«Ma mère m'a mis au monde après avoir été violée par cet homme qui ignore absolument que je suis son fils. Aussi si je décline mon nom il ne sera pas plus avancé. Quant à l'adresse, je lui en donnerai une quelconque à Saigon pour échapper à cette bande. Je me garderai bien de leur donner mon adresse exacte car nous risquerions le pire».

- Si vous me promettez, dit VanTruong après un moment, de me libérer je vous dirai sincèrement mon nom et mon adresse.

Craignant de perdre une bonne proie s'il n'était pas son fils, Thy s'empressa d'élever la voix:

- Nous ne pouvons décider avant que tu dises ton nom.

- C'est bon! Je m'appelle Tran VanTruong.

Autrefois ThuVan, pour établir l'acte de naissance de VanTruong, l'avait déclaré «enfant naturel de père inconnu»

avec son nom de jeune fille. Si bien que le nom de VanTruong est Tran et non Le.

Comme ce n'était pas le nom de son fils, Thy changea tout de suite, d'attitude:

- Ton nom me fait souvenir que tu exerçais tes activités pour la CIA américaine. Aussi je ne peux pas te libérer. Est-ce c'est bien cela, camarade?

Vem voyait que sa ruse subtile de rendre la liberté à VanTruong était déjouée, il lui faut maintenant échafauder un autre complot pour que Thy tue ce gosse. Ce sera plus avantageux pour lui.

Alors prenant un air grave:

- Camarade! Si vous vous rappelez que son nom est du nombre des espions américains, obligez-le à déclarer le nom de ses complices pour que nous les arrêtons tous. Ce sera une belle occasion pour vous d'accomplir une œuvre méritoire. Je vous donne carte blanche.

Sachant que Thy était de tempérament colérique et que le jeune homme était un têtù, Vem était certain que si VanTruong s'obstinait à ne pas répondre aux questions que lui poserait Thy, ce dernier, dans son exaspération, pourrait très bien le tuer.

Ne comprenant pas l'arrière pensée de Vem qui, soudainement, ne lui parlait plus en supérieur et qui lui donnait tout pouvoir pour exploiter l'ennemi, Thy se sentait très à l'aise. Levant alors le menton, il dit à VanTruong:

- Quand je te pose une question tu dois répondre sans hésiter. Comme cela tu t'éviteras d'être torturé. Mais si tu t'entêtes, tu recevras des coups. Tu entends?

Au spectacle de son père, à la fois violent et malhonnête, VanTruong, dégoûté, baissa la tête pour ne pas regarder ce visage détestable.

Subitement VanTruong se rappela sa mère qui, pendant dix-neuf ans, avait mené une vie de veuve pour rester fidèle à ce vaurien. Elle était vraiment digne de pitié. Un de ces jours il irait à Mytho trouver sa mère. Si elle devait redevenir sa femme ce serait plus pitoyable encore.

«- Aussi l'essentiel est que je m'échappe d'ici, que j'aille à Mytho, avertir d'abord ma mère afin qu'elle prenne la fuite, se disait-il, ensuite j'irai raconter à ma grand'mère paternelle ses agissements inhumains et cruels envers son frère».

Comme VanTruong baissait la tête et réfléchissait, Thy releva son visage en le tirant par les cheveux:

- L'espion américain! Tu...

C'était le soir, les derniers rayons dorés du soleil, en inondant la chambre, se répandaient sur le beau visage de VanTruong. Thy subitement voyait ce visage trop connu. C'était précisément le visage de sa belle femme d'il y a dix-neuf ans, visage que son cœur et son esprit n'avaient jamais pu oublier.

Stupéfait, il lâcha VanTruong.

- Est-ce que ton nom est vraiment VanTruong ou est-ce VanLong? demanda-il.

À son tour, VanTruong, interloqué, regarde Thy... Quand ses yeux rencontraient ceux de son père il éprouvait une haine indignée et pensait: «Bien qu'il soupçonnât que je suis mon frère VanLong, son fils, il me battait quand même si cruellement. Vraiment, il n'a plus de caractère humain! Que je

doive mourir mais je suis résolu à ne pas le reconnaître pour père».

Il répondit en pinçant les lèvres:

- Je m'appelle VanTruong. Pourquoi voulez-vous que je m'appelle VanLong?

Sans répondre à VanTruong, Thy poursuivit:

- Tu es originaire de Mytho, n'est-ce pas?

- Non! Je suis citoyen de Saigon.

Thy hurlait:

- Tu mens!

VanTruong éleva aussi la voix:

- Pourquoi voulez-vous que je sois de Mytho? Pour quelle raison voulez-vous que mon nom soit VanLong? Oseriez-vous me l'expliquer?

Evidemment Thy, en présence de Vem, n'osait pas fournir des explications. Il faisait semblant de s'écrier:

- Silence! Tu es mon prisonnier de guerre, ou c'est moi? Chaque fois que te pose une question, tu n'as qu'à me répondre si tu ne veux pas de correction.

- Alors, pourquoi quand je réponds comme ci, vous voulez que je dise comme cela? Je vous ai dit que mon nom est VanTruong, vous dites que ce n'est pas vrai. Quand je vous ai dit que je suis un citoyen de Saigon vous n'acceptez pas.

- Bon! Bon! Tu veux être un citoyen de Saigon. Je te demande, pour quelle raison tu ne restes pas à Saigon? Pourquoi tu te cachais dans la chambre de ce mort, là bas? Tu es son garde du corps? Tu es l'espion des Américains, ou tu es quoi pour lui?

- Je ne suis pas un espion américain et je ne fais rien pour ce général décédé là.

- Alors, tu es son fils ou son neveu, n'est-ce pas?

- Non! Je ne lui suis pas apparenté.

Se sentant très heureux après cette réplique, VanTruong pensait en lui-même: «Ah! Vous croyez que je serais tombé dans votre panneau! Jamais je ne me reconnâtrai pour votre fils! Vous n'êtes pas digne d'être mon père».

Comme s'il avait pu lire la pensée secrète de VanTruong, Thy, en colère, hurlait:

- Tu crois que je n'ai pas de moyens pour te faire dire la vérité, n'est-ce pas?

- Tout au plus, vous me tuez. Voilà!

- Je ne te tuerai pas. Cependant je te torturerai jusqu'à ce que tu consentes à parler.

VanTruong regarda, silencieusement, son père avec des yeux chargés de rancune.

- Quelle est ton adresse à Saigon? demanda Thy.

- No. 150, rue Pasteur.

- Tu mens!

- Si vous ne me croyez pas, pourquoi vous plaisez-vous à me questionner?

- Tu habites à Saigon, qu'est-ce que tu venais faire ici?

VanTruong ne répondit pas, mais demanda:

- Votre place est au Nord, qu'est-ce que vous êtes venu faire dans notre Sud?

Thy regarda fixement, l'air courroucé. Vem levant la tête, répondit:

- Nous venons ici libérer nos compatriotes.

- Libérer qui? Qui vous a demandé de nous libérer? Les compatriotes, en vous voyant, s'enfuient comme s'ils rencontraient le diable!

Vem, le faciès blême, attrapa VanTruong et le souleva de la chaise. Thy, craignant qu'il n'agît méchamment, aussitôt, empoigna la chemise de VanTruong et le tira vers lui.

Chacun tirait de son côté, la chemise s'ouvrait et les papiers monnaie s'éparpillaient sur le plancher.

Vem, les yeux grands ouverts, s'exclama:

- On dirait que ce type n'est qu'un voleur! Oh! Les Nguy! Vous ne savez probablement faire que ce métier!

Jeune et impatient, VanTruong, très irrité, rétorqua:

- Et vous autres, les communistes! Vous n'êtes qu'une bande de criminels et de brigands! Ho-Chi-Minh était le président d'un parti qui s'est emparé de notre pays et qui a pillé nos biens.

- Quoi! Tu oses offenser l'oncle Ho et le parti! Je vais te condamner à mort sur place. Je n'ai pas besoin de perdre mon temps à enquêter.

Tout en parlant, Vem braquait son fusil sur la poitrine de VanTruong et tirait la gâchette.

Thy, pour éviter la mort imminente au jeune homme qu'il soupçonnait d'être VanLong, serra le poing et lui envoya un puissant coup dans le ventre.

VanTruong tomba inerte, saigna de la tête qui s'était cognée contre le chambrant de la porte.

Thy, sûr que le jeune homme était mort, s'émut. Il se laissa choir sur la chaise. Il s'appuya sur le bureau, les mains soutenant le menton, l'air affligé.

C'était pour Vem une occasion d'accuser Thy, bien qu'il espérât le voir tuer VanTruong. Alors, prenant l'air d'un supérieur:

- Je faisais simplement semblant de menacer cet espion américain. Pourquoi, camarade, vous êtes-vous empressé de le tuer? Comment allons-nous faire maintenant qu'il est mort? Comment pourrons-nous enquêter et arrêter tous les espions et les soldats Nguy de votre frère?

Thy gardait le silence. Vem poursuivit:

- Le Thanh était un grand coupable. Si le Parti ne pouvait pas le châtier, il devrait punir ses parents et ses frères, ses sœurs, n'est-ce pas?

Thy pâlit. Vem, méchamment, souriait:

- Je suis certain que, vous, camarade, vous savez où habitent ses parents.

- Il n'avait plus que sa mère. Son père est mort depuis longtemps.

- Ainsi nous devons arrêter sa mère. Êtes-vous contre ma proposition?

- Eh bien... non!

- C'est parfait! Est-ce qu'il a des frères et sœurs?

- Eh bien... non !

Vem riait discrètement:

- Et vous, camarade, qu'est-ce que vous êtes pour lui?

Thy, baissant la tête, répliqua:

- Je suis... d'ailleurs, l'oncle Ho a enseigné: Les cadres que nous sommes n'ont pas de famille». Je n'ai aucune relation avec personne qui soit parent, frère, ou sœur; l'oncle Ho est ma famille.

Vem n'osait pas contredire Thy. Epanoui et souriant, il dit amicalement:

- C'est tout à fait exact, camarade! Alors, dans quelques jours, le camarade et moi, nous arrêterons la mère de ce général Nguy, n'est-ce pas?

Thy à contre cœur, fit signe de la tête, l'air très malheureux. Malgré tout, il avait encore un peu de caractère humain. Bien qu'il n'eût pas d'affection pour sa mère, il ne la haïssait pas. C'est pour cela qu'il ne pouvait pas se sentir heureux quand Vem lui proposa d'arrêter sa mère.

La pièce maintenant était parfaitement silencieuse. Les deux soldats devaient être avec leurs camarades dans la cour. Thy était assis inerte, accablé de soucis, préoccupé des jours à venir... du jour où il conduirait sa troupe de soldats à MyTho pour arrêter et mettre en prison sa mère; de jour où, retrouvant sa femme, il ne saurait comment lui dire si le jeune homme mort tantôt, de sa propre main, était bien VanLong, son fils.

Se renversant sur la chaise, face à Thy, Vem, l'air joyeux, observait le visage crispé de souffrances de son camarade.

Anormalement, les soldats se divertissaient en désordre dans la cour. Vem, se redressant comme un ressort, et saisissant son fusil demanda:

- Qu'est-ce que c'est, vous autres?

Un soldat, se précipitant à l'intérieur, rapporta:

- Camarade! Il ya a deux citoyens qui transportent une voiture de bière pour fêter avec nous le succès de la

révolution. Nous mourons de soif et espérons que, vous, camarade, vous nous offrez à boire pour une fois.

Sortant aussitôt dans la cour, Vem vit deux hommes, habillés en agriculteurs, la tête enturbannée, éclaboussés de boue des pieds à la tête, sales comme s'ils venaient de terminer le labour et n'avaient pas eu le temps de se débarbouiller, en train de pousser un tricycle chargé de bière.

L'un d'eux, apercevant Vem, timidement dit:

- Nous faisons des travaux des champs quand nous avons appris que les héroïques troupes révolutionnaires occupaient l'Etat-major général des soldats Nguy, alors nous nous empressons d'apporter quelques caisses de bière pour que vous fêtiez le jour... le jour où les troupes de l'oncle Ho... s'approprient le Sud.

Vem, entendant dire que ses troupes, héroïquement, s'étaient emparé du poste de commandement, était si heureux et riait tellement jusqu'à fermer les yeux qu'il n'entendit pas la dernière phrase du paysan.

Levant son visage, il se vanta:

- Les troupes de l'oncle Ho, partout où elles vont, sont victorieuses. Les soldats Nguy mouraient comme des mouches, de leur Etat-major, aucun survivant.

- C'est pour cela que les compatriotes de la région ont choisi ce qu'il y a de meilleur pour offrir aux messieurs, les héros de l'oncle Ho, dit aussitôt l'agriculteur.

Tout en répondant, il faisait signe à son compagnon de décharger les caisses de bière. La dernière caisse était du whisky. L'agriculteur le souleva et demanda:

- Ceci est du whisky américain. Est-ce que les troupes de l'oncle Ho dédaignent cet article ou non?

Vem en avait entendu parler mais n'en avait jamais vu; aussi ouvrit-il largement les yeux pour le regarder.

D'ailleurs, il s'embrouillait:

- Non! Oh, non! Pas du tout! L'oncle Ho et le parti sont contre les Etats-Unis mais ne sont pas contre le dollar ou les objets américains.

L'agriculteur souriait:

- Si c'est ainsi, mon capitaine, je vous laisse cet article. Je vous le porte à l'intérieur, n'est-ce pas?

Cahin-caha il porta la caisse de whisky dans la maison. Vem hâtivement, rentra après avoir dit à ses soldats:

- Vous êtes autorisées à boire de la bière pour fêter le jour de la paix et le jour de la victoire.

- Hourra! Hourra! criaient les soldats.

Et ils se jetèrent sur les bouteilles de bière que le deuxième agriculteur, prestement, avait ouvertes avec son décapsuleur.

Maintenant les soldats communistes jetaient leurs fusils; les uns assis, les autres debout dans la cour herbeuse, sur la véranda, buvaient bouteille après bouteille.

Pendant ce temps-là, le porteur de la caisse de whisky s'arrêta pile en rencontrant le corps de VanTruong au seuil de la porte.

Vem, le voyant pâlir et sursauter, passa devant lui en riant:

- N'ayez pas peur! C'est un soldat Nguy qui vient d'être tué par mon camarade.

L'agriculteur, voyant Thy assis sur la chaise, immobile et silencieux. Il le salua, posa la caisse de whisky sur la table, ouvrit une bouteille qu'il lui tendit:

- Je vous invite s'il vous plait.

Sans rien dire, Thy attrapa la bouteille, la but au goulot, d'une seule traite. Il se pouvait qu'il eût besoin de s'enivrer pour oublier le remords qui le rongait.

Voyant la façon de boire de Thy, l'agriculteur, claquant la langue, le complimenta:

- Mon capitaine, vous êtes vraiment un héros. Vous buvez le whisky comme si buviez de l'eau.

C'était la première fois de sa vie que Vem voyait une bouteille de whisky. L'oncle Ho et même les chefs comme Pham-Van-Dong n'en avaient pas encore goûté, à plus forte raison, lui, le simple camarade! Il en ignorait le degré d'alcool. Cependant, ayant entendu l'agriculteur féliciter ainsi Thy, vaniteux il claironna:

- À Hanoi nous buvons le whisky à la place de l'eau. Tous les jours j'en buvais une dizaine de bouteilles.³

Quand il finit de parler et sans attendre que l'agriculteur débouchât la bouteille et l'invitât, il en attrapa une, mais ne savait pas comment l'ouvrir. L'agriculteur la déboucha pour lui en riant.

³ Les cadres militaires communistes de Hanoi en arrivant dans le Sud étaient ahuris, tout leur était inconnu: depuis les articles d'alimentation jusqu'aux objets domestiques usuels tels que vêtement, machines, outils etc.... La vie à Hanoi était misérable, la civilisation en recul, le peuple vivait comme au moyen-âge. C'est pourquoi, en s'emparant du Sud, les cadres militaires communistes d'Hanoi exagéraient toujours et en tout pour dissimuler leur ignorance et leur pauvreté.

Imitant Thy, il vida la bouteille d'une seule traite. À l'instant où Thy tomba comme une masse par terre, Vem, ne pouvant plus se tenir tomba à son tour, tous deux ivre-morts.

L'agriculteur, ne voyant plus personne dans la chambre examina VanTruong dont le cœur battait encore, dont la respiration était régulière. Transporté de joie, il s'écria:

- O ciel, merci! Merci Bouddha! Le jeune homme est encore vivant.

Sans plus tarder, il sortit avec VanTruong sur les bras.

Le voyant, les soldats plus ou moins saouls et chantonnant lui demandaient:

- Qui est-ce que vous portez là?

L'agriculteur répondit en riant :

- Le capitaine m'a ordonné d'enterrer ce Nguy.

Quelques soldats, d'une voix pâteuse:

- Enterrer les Nguy? Oui! Enterrez-les! Enterrez-les tous.

L'autre agriculteur accourait vers son compagnon qui lui chuchota à l'oreille:

- VanTruong n'est pas mort. Va chercher le général et nous partirons dare-dare.

Il s'engouffra dans la maison, revint avec le cadavre du général Le Thanh qu'il déposa dans la voiture à côté de VanTruong.

Tous les deux, rapidement, poussèrent le tricycle hors du poste de commandement.

Les soldats communistes, les yeux grand ouverts, riant, parlant d'une voix traînante d'ivrogne, les regardaient s'éloigner...

* * *